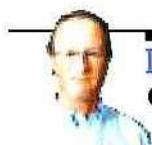




Une affaire de styles

SYMPHONIQUE Les grands orchestres souffriraient d'uniformité. Quatre concerts de ce week-end prouvent le contraire.



LE CLASSIQUE
Christian Merlin

Le refrain est connu : la mondialisation aurait gagné la musique classique, les orchestres se ressembleraient tous. À se demander si ceux qui véhiculent ces clichés sortent le soir. L'expérience que nous venons de faire en écoutant quatre concerts symphoniques en trois jours est édifiante.

Vendredi soir, Salle Pleyel. Voici l'Orchestre symphonique de Pittsburgh qui, à défaut d'être dans les « big five », reste l'un des dix meilleurs des États-Unis. À sa tête, un chef talentueux, Manfred Honeck, Autrichien qui fut altiste au Philharmonique de Vienne. Dans *Une vie de héros* de Richard Strauss, on se dit qu'il va chercher à donner à son orchestre une leçon de style viennois. L'œuvre commence avec les violoncelles et les cors à l'unisson. Un orchestre germanique vous ferait entendre un son rond et chaud de cordes graves, dont les cors ne seraient qu'un prolongement. Ici, on entend une fanfare ! Plus loin, ce sont les trompettes survitaminées. Ce clinquant des cuivres qui sonnent la charge de la cavalerie et écrasent les cordes : les fondamentaux de l'orchestre américain sont bien là !

Choc des cultures

Le lendemain, direction Lucerne, dont le Festival est la Mecque des phalanges internationales. Voici l'Orchestre symphonique de la Radio bavaroise, dont on se tue à vous dire qu'il est l'un des meilleurs du monde. La *Fantastique* de Berlioz samedi, la *Résurrection* de Mahler dimanche, deux tubes que l'on entend avec des oreilles neuves grâce à l'intensité permanente et à la science des enchaînements

de leur chef Mariss Jansons, un maître, un géant. Plutôt que d'interprétation, parlons sonorité : les cors sonnent non comme des cuivres mais comme un pupitre supplémentaire de violoncelles, les trompettes ont banni toute stridence pour imiter l'onctuosité des archets. Tout part du socle des cordes graves, qui transmettent leur couleur sombre à l'orchestre, les timbales se fondent au lieu de se détacher : c'est un son allemand.

Entre les deux, dimanche matin, voici l'hypersensible Ivan Fischer et son Orchestre du Festival de Budapest. C'est une culture sonore d'Europe centrale qui revit soudain, nourrie à la source du folklore : la danse et le chant irriguent le *Mandarin* merveilleux de Bartok comme la 8^e de Dvorak, un régal de jeu gorgé de sève, aux violons virtuoses et aux bois fruités, délicieusement typés. Il suffisait de comparer les *Danses populaires roumaines* données successivement (idée géniale !) dans leur version traditionnelle et dans l'adaptation de Bartok pour se convaincre de la fertilité des échanges entre musiques populaire et savante. Et n'allez pas croire que c'est une question de sang : le hautbois solo de Budapest est français et le timbalier afro-américain, des deux premiers violons de Munich (l'un est polonais et l'autre russe). On est dans le culturel, pas dans le biologique.

Mais les différences sautent aux oreilles, résumées par les deux pianistes du week-end : Yuja Wang, Chinoise formée aux États-Unis, éblouissante dans le *Concert* de Tchaïkovski, mais dont les fabuleux moyens ont parfois tendance à tourner à vide, et Mitsuko Uchida, Japonaise élevée à Vienne, techniquement défaillante dans le 4^e de Beethoven, mais capable de suspendre le temps en faisant murmurer son piano comme en une rêverie méditative. Le choc des cultures n'a pas dit son dernier mot. ■